

Vera Figner

L'exécution du tsar



Vera Figner est née en 1852 dans une famille de la bourgeoisie russe. Mariée à dix-huit ans, elle est partie étudier la médecine en Suisse en 1872. C'est là qu'elle a rencontré les idées socialistes, et plus particulièrement celles de Bakounine. Sa première activité fut consacrée à la création d'un cercle féministe. Elle est entrée en contact avec la «Fédération jurassienne» de l'Internationale, point de ralliement des tendances libertaires. La répression qui s'abat sur l'«organisation sociale-démocrate pansuisse» et l'arrestation de sa soeur la font revenir en Russie avant la fin de ses études. Elle devient accoucheuse à la campagne, suivant la démarche des populistes russes : «Aller au peuple», et l'impossibilité de soulager par une action personnelle la misère de la paysannerie russe la renforce dans sa conviction de la nécessité d'une action politique. Elle milite pour la création d'une organisation issue de «Terre et Liberté», la «Volonté du peuple» (Narodnaïa volia : il est à noter qu'en russe volia signifie volonté et liberté). Membre du Comité exécutif, elle en sera l'une des plus grandes figures et, après les arrestations qui en décimèrent les rangs, la leader incontestée.

«En nous appelant socialistes-narodniki, nous déclarions ne pas poursuivre les fins dernières du socialisme abstrait, mais vouloir satisfaire les besoins du peuple, basés, dans la commune rurale, sur un principe de socialisme et de liberté. Considérant le socialisme comme un idéal plus ou moins éloigné, le nouveau parti s'assignait pour but la transmission de la terre, principal moyen de production, à la communauté paysanne et le remplacement de la souveraineté absolue d'un seul par la souveraineté absolue du peuple.» «La Volonté du peuple» décide l'assassinat du tsar, qui est effectivement exécuté, après plusieurs autres attentats, le 1er mars 1881. Cette exécution a un retentissement qui ouvre d'immenses espoirs. Marx écrit en écho : «Aujourd'hui, la Russie forme l'avant-garde du mouvement révolutionnaire en Europe.»

Arrêtée en 1883, Vera Figner est condamnée à mort. Elle passera vingt ans d'atroce isolement et de souffrances dans la forteresse de Schlüsselbourg. Libérée, elle part en exil et se lie également avec les socialistes-révolutionnaires et les anarchistes, tel Kropotkine. Comme lui, comme sa compagne Vera Zassulitch, comme Victor Serge (mais avec moins d'enthousiasme que ce dernier), elle rallie la révolution d'Octobre. Sans l'action, plus de trente ans plus tôt, de «La Volonté du peuple», celle-ci n'aurait pu exister. Elle est morte en 1942, à près de quatre-vingt-dix ans, «tolérée», comme la figure légendaire qu'elle était, par Staline.

Ce texte est extrait des Mémoires d'une révolutionnaire, que Vera Figner a écrites dans les années 1920.

L'exécution du tsar Alexandre II

Le 1er mars 1881

Le 15 février, un dimanche, l'empereur rentrant du manège Mikhaïlovski, passa par la Petite Sadovaïa. La sape était prête mais la mine n'était pas encore mise.

Nous fîmes indignés, quand nous l'apprîmes, de la lenteur des techniciens. Peut-être faudrait-il attendre un mois que l'occasion se renouvelât.

Le Comité exigea que tous les préparatifs fussent terminés pour le 1er mars. On sait que le plan du septième attentat comportait trois parties : l'explosion de la mine, les bombes à main de quatre des nôtres - Ryssakov, Grinévitiski, Timothée Mikhaïlov, Emélianov -, et enfin, le poignard de Jéliabov.

Nous vivions dans l'anxiété. Le commerce des fromages durait depuis trois mois. En apparence du moins, les patrons de la boutique étaient irréprochables : Bogdanovitch, avec une barbe rousse en éventail, un large visage cuivré, un parler plaisant enrichi de faconde, Anna Yakimova avec son accent de Viatka et son air de femme du peuple. Mais c'étaient de médiocres commerçants. Les voisins ne voyaient pas en eux des concurrents. En outre, nous avions peu d'argent et les fromages ne rendaient pas. A une minute critique, j'eus le bonheur de trouver trois cents roubles pour les marchandises. La pauvreté du magasin ne sautait cependant pas aux yeux, comme j'eus l'occasion de m'en convaincre en allant, sous le prétexte d'acheter du roquefort, avertir nos camarades qu'ils étaient surveillés et que Soukhanov avait été pris en filature en sortant de chez eux.

L'inventaire avait bonne mine, mais les tonneaux étaient pleins de terre. L'inexpérience des commerçants, et peut-être la surveillance exercée sur quelques-uns de ceux qui travaillaient la nuit dans la sape (sans doute sur Trigoni, logé, nous les sûmes plus tard, chez des indicateurs de la police) avaient attiré l'attention sur le magasin.

Le 27 février, au soir, la police vint arrêter Trigoni qui occupait une chambre à la perspective Nevski ; on trouva chez lui André Jéliabov. Soukhanov nous apprit le lendemain matin la terrible nouvelle. Le bruit courut en ville que la police était sur le point de faire une découverte surprenante au centre de la ville, dans le quartier où se trouvait le magasin Kobozev. Kobozev (Bogdanovitch) lui-même avait reçu la visite d'une prétendue commission sanitaire, conduite par un ingénieur.

- «D'où vient cette humidité ?» avait demandé le commissaire de police en désignant une tache à côté d'un tonneau rempli de terre. - «On a renversé là de la crème, à la veille de la mi-carêmes», répondit Bogdanovitch. Si le policier avait eu la curiosité de jeter un coup d'oeil dans le tonneau, il aurait vu quelle crème se débitait là. L'ingénieur désigna, sous une fenêtre, un revêtement de planches fermant le souterrain : - «Pourquoi ces planches ?», - «A cause de l'humidité.» Dans la pièce voisine, la terre était couverte de paille, de coke, de grosse toile. Il suffisait d'y regarder d'un peu près pour faire la découverte. L'ingénieur toucha du pied le coke, mais ne vit rien. C'était une chance inouïe ; la situation s'améliorait même, les soupçons s'étant avérés dénués de fondement. Mais nous étions stupéfaits. Une entreprise difficile et dangereuse, qui devait couronner deux années de lutte, pouvait donc échouer à la veille du succès !

Tout notre passé, tout notre avenir révolutionnaire étaient en jeu ce samedi, veille du 1er mars. Le passé : 6 tentatives de régicide, 21 exécutions que nous voulions oublier - et l'avenir, l'avenir large et clair que nous pensions conquérir à notre génération*.

Tout conspirait contre nous : notre protecteur Klétotchnikov était perdu ; le magasin en danger ; Jéliabov, auquel incombait un rôle décisif dans l'attentat projeté, était pris : il fallait tout de suite aller chercher chez lui la réserve de nitroglycérine ; le logement de la rue Téléjnaïa, où se rencontraient, chez Sabline et Jessy Heilfman, les exécutants chargés des signaux et des bombes à main, semblait surveillé. Pour comble, nous apprîmes avec effroi que pas une des quatre bombes n'était prête... Le lendemain, dimanche, 1er mars, le tsar pouvait passer la Petite Sadovaïa... et la mine n'était pas prête.

C'est dans ces circonstances que le Comité Exécutif se réunit à la perspective Voznessenski. Tous ses membres n'avaient pu être prévenus à temps. Etaient présents, outre Issaev et moi qui étions les maîtres du logis, Sophie Pérovskaïa, Anna Pavlovna Korba, Soukhanov, Gratchevski, Frolenko, Tatiana Lébediéva, peut-être Tikhomirov et Langans, je ne m'en souviens plus. Nous étions en proie à une commune anxiété. Quand Pérovskaïa demanda s'il ne faudrait pas, au cas où le tsar ne passerait pas le lendemain par la Petite Sadovaïa, agir avec les seules bombes à main, nous répondîmes tous : «Agir ! Agir, demain, à tout prix ! La mine doit être

* Les milieux révolutionnaires n'avaient pas de relations dans les hautes sphères et le caractère de l'héritier du trône était complètement inconnu. Ils ignoraient que le comte Loris-Mélikov, désireux de rallier au régime les libéraux, venait de préparer un projet de réforme comprenant la création d'une sorte de représentation nationale. Le Conseil des ministres devait étudier le projet adopté par Alexandre II dans sa séance du 4 mars. Mais Alexandre II tomba le premier sous les coups de la *Volonté de Peuple*. Le projet de réforme fut étudié le 8 au Conseil des ministres et le nouveau tsar Alexandre III se rallia aux avis les plus réactionnaires. N.A.T.

prête. Les bombes doivent être prêtes et servir avec ou sans la mine». Soukhanov seul déclara ne pouvoir dire ni oui ni non, les bombes n'ayant pas encore été mises à l'épreuve.

On était le samedi, à 3 heures environ de l'après-midi. Issaev se rendit à l'instant au magasin pour y charger la mine. Soukhanov et les officiers aidèrent à nettoyer le logis de Jéliabov et de Sophie Pérovskaja ; cette dernière s'installa chez nous. Les exécutants n'avaient pas été avertis, mais leurs rôles étaient fixés à l'avance et les rendez-vous du dimanche pris.

A 5 heures du soir, Soukhanov, Kibaltchitch et Gratchski devaient venir chez nous pour travailler, s'il le fallait, toute la nuit à la confection des bombes. Jusqu'à 8 heures, les membres du Comité Exécutif nous visitèrent sans cesse, apportant des nouvelles ou remplissant des missions. A 8 heures, nous restâmes seuls, cinq, avec Sophie Pérovskaja épuisée que nous engageâmes à prendre quelque repos. Je prêtai la main aux chimistes, tantôt déversant les explosifs Kibaltchitch, tantôt découpant avec Soukhanov les bidons de pétrole achetés pour servir d'enveloppe aux bombes. Les lampes et la cheminée brûlèrent toute la nuit. A 2 heures du matin, j'allai me coucher, car on n'avait plus besoin de moi. Quand, à 7 heures, nous nous levâmes, Pérovskaja et moi, nos trois camarades travaillaient encore, mais deux bombes étaient prêtes. Pérovskaja les emporta chez Sabline, rue Téléjnaia. Soukhanov partit ensuite. J'aidai Gratchevski et Kibaltchitch à remplir les deux autres bombes que Kibaltchitch emporta. A 8 heures du matin, le 1er mars, quatre bombes étaient prêtes : trois hommes y avaient travaillé pendant quinze heures. A 10 heures, Ryssakov, Grinevitski, Emélianov et Timothée Mikhaïlov vinrent rue Téléjnaia. Pérovskaja, qui n'avait pas cessé de les diriger de concert avec Jéliabov, leur donna des instructions détaillées sur les points où ils devaient se placer et se rendre après le passage du tsar.

Par ordre du Comité, je devais, le 1er mars, rester jusqu'à 2 heures chez moi afin de recevoir les Kobozev. Bogdanovitch devait quitter le magasin une heure avant le passage du tsar et Yakimova après avoir signalé l'arrivée du tsar à la hauteur de la perspective Nevski ; le courant électrique devait être donné par Mikhaïl Frolenko qui sortirait ensuite du magasin comme un étranger, si toutefois l'explosion ne l'ensevelissait pas.

Vers 10 heures du matin, je vis entrer Frolenko. Je le vis avec stupéfaction déballer du saucisson et une bouteille de vin rouge et se disposer à déjeuner. Dans mon état de tension nerveuse, après notre décision et une nuit blanche, il me semblait qu'on ne pouvait ni boire, ni manger : «Qu'est-ce ?» demandai-je presque avec horreur en voyant les dispositions matérialistes d'un homme très probablement voué à être enseveli ou déliqueté par l'explosion. - « Je dois être en pleine possession de mes forces », répondit tranquillement mon camarade. Je ne pouvais que m'incliner devant cette ignorance du péril et ce souci unique d'être en possession de tous ses moyens pour remplir la mission acceptée.

Ni Bogdanovitch, ni Yakimova ne vinrent. Issaev et d'autres vinrent par contre, disant que le tsar n'était pas passé devant le magasin. Perdant de vue qu'ils n'avaient pas surveillé l'autre itinéraire de l'empereur, je sortis, pensant que des causes imprévues avaient fait échouer l'attentat.

L'empereur n'était pas passé par la Sadovaia, mais Pérovskaïa avait fait preuve d'un grand sang-froid dans le calcul. Prévoyant que le tsar suivrait le canal Ekaterininski, elle avait sur-le-champ modifié toutes les dispositions de manière à agir avec les seules bombes. Elle avait placé les exécutants à de nouveaux postes. Elle devait elle-même leur donner le signal, en agitant son mouchoir.

Un peu après 2 heures, deux explosions semblables à des coups de canon retentirent : la bombe de Ryssakov endommagea la voiture impériale. La bombe de Grinévitiski abattit l'empereur, tué sur le coup. Le révolutionnaire lui-même, mortellement blessé, mourut au bout de quelques heures. Quand je sortis, tout était calme. Une heure après, on parlait en ville de plusieurs explosions, le bruit courait que l'empereur était tué et que l'on prêtait déjà, dans les églises, serment au nouvel empereur. Je me précipitai vers nos camarades. On remarquait l'émotion dans les rues. Les gens parlaient de l'empereur, de blessures, de sang, de mort.

J'arrivai chez moi et j'y trouvai des amis qui ne soupçonnaient rien encore, tellement bouleversée que j'eus à peine la force de balbutier que le tsar était tué. Je pleurai comme les autres ; le cauchemar qui, depuis des dizaines d'années, avait pesé sur la Russie, était donc dissipé. Cette minute rachetait l'horreur des prisons et des exils, des violences et des cruautés subies par des centaines et des milliers des nôtres, cette minute rachetait le sang de nos martyrs, cette minute, rachetait tout ! Un lourd fardeau tombait de nos épaules, la réaction allait prendre fin, la rénovation de la Russie allait commencer.

A cette heure solennelle, nous ne pensions qu'à l'avenir meilleur de notre pays. Soukhanov arriva bientôt, radieux et surexcité, embrassant et félicitant tout le monde. Notre lettre à Alexandre III, rédigée à quelques jours de là, définit assez bien l'état d'esprit des membres de la *Volonté du Peuple* après le 1er mars. Sa modération nous valut la sympathie de la société russe. Elle fit sensation dans la presse occidentale dont les organes les plus conservateurs trouvèrent justes les revendications des nihilistes ; il s'agissait de réformes depuis longtemps réalisées dans les pays d'Occident.

Kibaltchitche nous annonça le 3 mars que l'appartement de la rue Téléjnaïa était découvert par la police. Jessy Hellman arrêtée, Sabline, ce joyeux garçon insouciant, qui faisait toujours de l'esprit, s'était brûlé la cervelle. Un visiteur de Jessy, tombé dans la souricière, avait tenté de résister. Nous sûmes plus tard que c'était l'ouvrier Timothée Mikhaïlov. Notre première pensée fut que Ryssakov* avait désigné cette adresse. Le Comité, qui avait auparavant décidé que les

*Ryssakov, ayant jeté la première bombe, avait été arrêté sur le lieu de l'attentat. N.d.T.

Kobozev ne quitteraient leur magasin qu'après avoir enlevé la dynamite, révoqua sa décision et leur prescrivit de quitter le soir même Pétersbourg.

Bogdanovitch vint prendre congé de nous. Je ne devais plus le revoir qu'à Moscou en octobre ou novembre. Quand je revins dans cette ville en mars 1882, il était déjà arrêté. Yakimova partit le lendemain.

Moins d'une semaine se passa et nous perdîmes Pérovskaïa, lâchement désignée dans la rue à la police. Kibaltchitch fut arrêté après elle, dénoncé, dit-on, par sa logeuse. Frolenko, venu le voir, fut pris à son tour. Ivantchine-Pissarev fut ensuite arrêté. La terreur blanche commençait. Nous pensions alors que le gouvernement avait à sa disposition un homme connaissant personnellement nombre de nos agents et qui les désignait dans la rue. Nous savons, maintenant que les archives de la police se sont ouvertes, que l'ouvrier Okladski, condamné aux travaux forcés au procès de Kviatkovski, en 1880, était un traître.

Le séjour à Pétersbourg étant devenu dangereux, plusieurs d'entre nous devaient quitter la ville d'ordre du Comité. J'étais de ce nombre. Mais nous étions tous animés du désir de profiter du moment pour l'organisation du Parti; l'enthousiasme le plus grand régnait autour de nous; des sympathisants, naguère passifs ou indifférents, nous demandaient des indications, du travail; des cercles nous offraient leurs services. Ceux qui n'ont pas vécu avec nous ce lendemain du 1er mars ne se feroient jamais une idée de la signification de cet événement pour notre parti révolutionnaire. Il était dur de s'éloigner de Pétersbourg à ce moment. J'obtins, avec l'appui de Soukhanov, que le Comité m'autorisât à rester. Mais le 1er avril, Grégoire Issaev ne rentra pas. Il avait été arrêté, je le sus plus tard, dans la rue, désigné par un traître comme d'autres camarades. Les locataires des appartements consacrés à l'action clandestine n'ayant pas le droit de découcher sans avertissement préalable, je savais déjà à minuit l'arrestation d'Issaev.

Notre logis était peu à peu devenu un magasin contenant les choses les plus diverses. Après la liquidation de la typographie, on nous avait apporté du matériel d'imprimerie; après la fermeture du laboratoire, Issaev nous avait apporté des ustensiles et une provision de dynamite; Pérovskaïa nous avait, de son côté, transmis la dynamite et les objets évacués de chez elle; après l'arrestation de Frolenko nous avions reçu la moitié du Bureau des Passeports; enfin, les éditions de la *Volonté du Peuple* remplissaient une grande valise. Ces richesses ne devaient pas se perdre. Je résolus d'en assurer le déménagement avant de quitter l'appartement.

Le 2 avril, je me décidai à attendre la visite de quelques camarades, au lieu de les aller chercher et j'employai mon temps à faire les paquets. Il était déjà 1 heure quand passa Gratchevski. Il m'apprit que les camarades me considéraient déjà comme perdue, car les dvorniki (les portiers) défilaient depuis la première heure de la matinée à la Sûreté, devant un jeune homme arrêté la veille, qui avait refusé de donner son adresse. D'après les descriptions faites par certains dvorniki il s'agissait, à n'en pas douter, d'Issaev. Gratchevski approuva cependant mon désir de

sauver notre outillage. Je le priai d'en informer Soukhanov, homme énergique et décidé auquel rien n'était impossible.

Soukhanov arriva au bout de quelques heures, accompagné de deux officiers de marine. Tout fut promptement déménagé. Il ne resta que deux ballots sans grande importance. Il était déjà 8 heures du soir. Soukhanov exigea mon départ. Mais je ne voyais pas la nécessité de partir avant le matin, certain qu'Issaev ne parlerait pas et attribuant l'inertie de la police jusqu'à ce moment au fait que les dvorniki de la maison n'avaient pas encore répondu à la convocation. Je pensais (et je me trompais sur ce point) qu'on laisserait Issaev tranquille pour la nuit. Soukhanov se rendit à mes arguments et me laissa en promettant d'envoyer le lendemain matin deux dames chercher les derniers paquets. Le matin du 3, quand je sortis pour me rendre compte de la situation, un « personnage en paletot beige », se tenait à l'entrée de la maison et sermonnait les dvorniki : « Avant midi sans faute ! Avant midi ! ». Il s'agissait évidemment de leur visite à la police. Je mis à la fenêtre le signal convenu : pas encore de danger. Deux dames, deux camarades, entrèrent presque aussitôt et emportèrent les derniers paquets. J'attendis encore la femme de ménage et, l'ayant remerciée sous un prétexte, je partis, laissant l'appartement vide. Quand les gendarmes y arrivèrent, le samovar fumait encore. Ils étaient en retard d'une heure.

C'était le 3 avril, jour de l'exécution de nos régicides. Il faisait un temps magnifique : le ciel était clair, un soleil printanier rayonnait, il dégelait dans les rues. Quand je sortis de chez moi, le spectacle offert au peuple avait déjà pris fin, mais on en parlait partout. J'avais le cœur inexprimablement serré à la pensée de Pérovskaja et de Jéliabov. Je me trouvai dans un tramway bondé de gens qui revenaient du terre-plein Sémenovski où l'exécution avait eu lieu. Beaucoup de visages étaient excités mais je n'y observai ni méditation, ni tristesse. Un beau jeune homme, de condition aisée, vêtu d'un habit bleu, brun, à la barbe bouclée, les yeux brûlants, était assis en face de moi. La passion déformait ce beau visage, ce visage d'exécuteur de hautes œuvres...

Près d'un quart de siècle plus tard, après la forteresse de Schlüsselbourg, une amie m'apporta dans mon exil d'Arkhangelsk une belle reproduction du tableau de Sourikov : « la boyarine Morozova ». En prison, les fortes personnalités du protopope Avvakoum et de la boyarine Morozova, martyre de la vieille foi, si ferme et pourtant si touchante quand elle se laisse mourir de faim, avaient tenu une grande place dans mon imagination*.

A demi couchée dans un traîneau bas, enchaînée, la boyarine partait pour

*Le protopope Avvakoum fut, à la fin du XVII^{ème} siècle, l'un des chefs du schisme de l'église russe. Adversaire des réformes du patriarche Nikon, il se fit le défenseur indéfectible de la vieille foi. Il subit de cruelles persécutions, fut exilé à l'embouchure de la Petchora et finalement brûlé sur l'ordre du tsar, en 1682. La boyarine Morozova fut à la même époque très populaire parmi le peuple de Moscou. N.d.T.

flexil, pour la prison où elle devait mourir. Elle avait un beau visage émacié, dur, marqué par la résolution d'aller jusqu'au bout. La main enchaînée, dressée dans un geste de défi, faisait encore le signe de la croix. Autour, le peuple de la rue moscovite, sous le tsar Alexis Mikhaïlovitch : effroi des faibles, sympathie silencieuse, jubilation méchante.

Ce tableau vivait. Il parlait de lutte pour des convictions, de persécution, de la perte des plus fermes - ceux qui restent toujours fidèles à eux-mêmes. Il ressuscitait une page de la vie... Le 3 avril 1881. Les charrettes des régicides... Sophie Pérovskaja... Le beau gars en habit de drap bleu. Le beau visage, déformé par la passion, d'un séide prêt à faire tomber les têtes.

De par son activité révolutionnaire et son destin, Sophie Lvovna Pérovskaja, la première femme exécutée en Russie pour un acte politique, est du petit nombre de ceux qui entrèrent dans l'histoire.

Cette révolutionnaire ascétique était l'arrière-petite-fille du dernier hetman de Petite-Russie, Cyrille Grigoriévitch Razoumovski, la petite-fille du gouverneur de la Crimée sous Alexandre Ier et la fille du gouverneur de Pétersbourg sous Alexandre II.

Le hasard fit d'un compagnon des jeux de son enfance son accusateur devant la Haute Cour.

Cet accusateur, dépassant les limites de son devoir de procureur, ne se borna pas à dénoncer «l'esprit sanguinaire», des régicides et parla de leur immoralité. C'était N. V. Mouraviev, plus tard ministre de la Justice, gardien des lois qu'il foulait aux pieds, juriste éclairé que le gouvernement russe envoya réclamer à Paris l'extradition du révolutionnaire Hartman, ce Mouraviev que la rumeur publique accusait d'être, au temps où il participait au pouvoir, un des fonctionnaires les plus corrompus.

Dès l'enfance, Pérovskaja avait acquis pour toujours les sentiments de l'humanité et de l'honneur. Dans la génération dont les pères avaient joui des privilèges du servage, le dédain de la personnalité humaine introduit dans les relations familiales fit souvent naître chez les enfants l'horreur du despotisme. Le père de Sophie Pérovskaja avait été un seigneur brutal, attaché à ses privilèges, capable d'outrager la mère devant les enfants et d'obliger même le fils à offenser cette femme d'une modeste douceur typique pour la femme de cette époque. Sophie Lvovna Pérovskaja avait appris, dans l'oppressante atmosphère de la famille, à aimer ceux qui souffraient, comme elle aimait sa mère, avec laquelle elle entretenait jusqu'au dernier moment les relations les plus affectueuses. Les surveillantes de la Maison d'Arrêt me racontèrent plus tard que Sophie Lvovna ne parlait guère lors des visites de sa mère. Elle restait à demi couchée, comme une enfant malade, qui n'en peut plus, la tête sur les genoux de la visiteuse. Les deux gendarmes qui ne quittaient pas sa cellule assistaient à ces entrevues.

Pérovskaja avait de bonne heure décidé de quitter une famille dont l'atmo-

sphère morale lui était devenue irrespirable. Son père lui refusa le passeport et menaça de la faire ramener au domicile paternel par la police. Pérovskaïa se cacha chez des amis.

Devenue infirmière, après avoir passé par le groupe de Tchaïkovski, elle se donna tout entière aux paysans. Les témoins de cette époque de sa vie notent l'attention maternelle qu'elle portait à ses malades, comme en général à son entourage misérable. Le travail dans les campagnes lui procurait une si grande satisfaction morale qu'il lui fut pénible de le quitter; son attitude au Congrès de Voronège, ses hésitations lors de la scission de *Terre et Liberté* l'attestent. Nous étions alors, elle et moi, attachées aux campagnes par toutes les fibres de notre âme. La raison nous disait qu'il fallait suivre nos camarades terroristes, entraînés par la lutte ou enthousiasmés par le succès. Le sentiment nous portait vers le monde des déshérités. Nous ne nous en rendions pas nettement compte, mais ce sentiment fut plus tard justement défini comme l'aspiration vers une vie pure, vers une sorte de sainteté. Nous sûmes le vaincre, renoncer à la satisfaction morale de la vie avec le peuple et nous ranger fermement avec les camarades dont le sens politique devançait le nôtre.

A partir de ce moment, Pérovskaïa devait jouer dans toutes les entreprises terroristes du Comité Exécutif de la *Volonté du Peuple* un rôle de premier plan. Elle fut l'épave et simple hôtesse d'une maisonnette achetée pour sept à huit cents roubles dans la banlieue de Moscou par son «maris», un petit employé de chemin de fer, Hartman.

Elle y resta jusqu'à la minute décisive avec Stépan Chirsov qui devait donner le courant et faire sauter le train impérial. Vigilante et ponctuelle, elle donna bien le signal et ce ne fut pas sa faute si l'explosion fit dérailler le train suivant.

Après l'explosion du 5 février au Palais d'Hiver, elle se rend à Odessa pour faire miner la rue Italiïanskaïa.

En 1881, quand se prépare le septième attentat du Comité Exécutif à la vie du tsar, Pérovskaïa organise avec Jéliabov la surveillance des déplacements de l'empereur, la signalisation pour les futurs exécutants, la direction de ceux-ci. C'est elle qui prend le 1er mars les dispositions entièrement nouvelles qui assurent la perte d'Alexandre II.

Il est toujours difficile de discerner, dans l'exécution d'un dessein compliqué, la part de chacun à l'oeuvre commune, mais il me semble équitable de dire que, sans le calme, la présence d'esprit et l'initiative de Pérovskaïa, le régicide aurait très bien pu n'être pas accompli ce jour-là.

Cette journée fut sauvée par Sophie Pérovskaïa qui la paya de sa vie.

J'avais rencontré Sophie Lvovna à Pétersbourg en 1877. Inculpée dans l'affaire des «Cent quatre-vingt-treize», elle était en liberté sous caution. Son extérieur retint tout de suite mon attention. Vêtue d'une blouse comme on en porte dans les campagnes, elle ressemblait à une jeune paysanne. Elle avait des yeux gris clair, une courte tresse blonde et des joues enfantines. Le grand front seulement,

n'était pas d'une simple fille du peuple. Il y avait dans tout son gracieux visage clair une grande jeunesse simple, et comme un rappel de l'enfance. Cette expression un peu enfantine, elle devait la garder jusqu'à la fin, même après les heures tragiques de mars.

A la voir si simple, nul ne pouvait penser au milieu dans lequel elle était née et dans lequel elle avait vécu jusqu'à la fin de son adolescence. La douceur de ses traits et de son expression ne disaient rien de la forte volonté et du caractère ferme qu'elle tenait peut-être de son père. Elle réunissait la douceur féminine et la sévérité masculine. Tendre et maternelle pour les gens du peuple, elle était exigeante et sévère pour ses camarades, et elle savait être impitoyable pour l'ennemi politique, ce qui effrayait presque Soukhanov dont l'idéal féminin ne s'accordait nullement avec ce caractère. Après le procès des «Cent quatre-vingt-treize», son logis de Pétersbourg devint le lieu des réunions des révolutionnaires libérés, mais, parmi ceux-ci, des seuls «protestataires», qui n'avaient pas voulu reconnaître le tribunal et n'avaient pas assisté à ses audiences.

Les camarades les plus affectionnés de Pérovskaïa étaient des hommes remarquables par leurs qualités spirituelles, mais entièrement différents l'un de l'autre, l'un brillant, l'autre tout à fait dépourvu d'apparence : Jéliabov et Frolenko. Elle admirait profondément Jéliabov.

Conformément à l'idéal de notre époque, Pérovskaïa menait une vie ascétique. Je ne parlerai pas de la simplicité de sa vie quotidienne, mais voici un trait caractéristique montrant son attitude envers les fonds du parti. Elle me dit, un jour de mars : «Trouve-moi quinze roubles. J'ai dépensé cette somme en médicaments. Ça n'entre pas dans les dépenses communes. Ma mère m'a envoyé une sortie de bal en soie ; la tailleurse la vendra et je paierai cette dette».

Je connus dans ces mêmes années sa profonde délicatesse et son souci désintéressé de la sécurité des camarades. Depuis l'arrestation de Jéliabov, le 27 février, le logis de Pérovskaïa avait été abandonné. Depuis ce jour, jusqu'au 10 mars où elle fut arrêtée dans la rue, Pérovskaïa coucha chez des amis. Il était extrêmement pénible à ce moment de n'avoir pas un coin à soi, et ce n'était pas nécessaire, car nous disposions de plusieurs appartements où chaque camarade pouvait se considérer à bon droit comme chez lui. Mais la dictature de Loris-Mélikov sévissait, et la police, qui n'avait pas su préserver l'empereur des coups des terroristes, remuait la ville entière. Des rumeurs paniques circulaient. On parlait de visites domiciliaires. Nos camarades disparaissaient mystérieusement.

- «Puis-je passer la nuit chez toi, Vérotchka?», me demandait Pérovskaïa un jour ou deux avant son arrestation. Je la considérai avec étonnement et reproche : - «Et tu le demandes? Peut-on demander chose pareille?» - «Je le demande, dit Pérovskaïa, parce que si l'on fait une perquisition et si l'on me trouve chez toi, tu seras pendue. Je l'embrassai et lui montrai le revolver placé à mon chevet : «Avec toi ou sans toi, dis-je, si l'on vient, je me défendrai.»

Telle était l'âme de Pérovskaïa, ou plutôt un coin de son âme, celui qui

s'entrouvrit devant moi. Car nous agissions au lieu d'observer et n'accordions qu'une attention superficielle à la psychologie des nôtres.

Elle était femme. Elle savait souffrir physiquement. Quand, vêtue de la robe noire des détenus de la Maison d'Arrêt, on la fit monter dans la charrette et qu'on l'y assit, le dos tourné aux chevaux avec un écriteau sur la poitrine : «Régicides ses liens furent si fortement serrés qu'elle dit : «Relâchez un peu, j'ai mal.»

- Vous aurez plus mal encore! jeta brutalement l'officier de gendarmerie qui surveillait le départ.

C'était le géôlier du ravelin Alexis où peu de temps après l'on devait faire mourir lentement les membres de la *Volonté du Peuple*, ce Iakovlev qui devait être le dernier commandant de notre prison de Schlüsselbourg.

Les quatre autres révolutionnaires du 1er mars, le paysan Jéliabov, le chimiste Kibaltchitché, fils d'un pope, l'ouvrier Timothée Mikhaïlov, et le petit bourgeois Ryssakov, représentant symboliquement toutes les castes de l'empire de Russie, furent amenés de même à la place d'armes.

Pérovskaïa garda sur l'échafaud sa fermeté d'acier. Elle embrassa Jéliabov, Kibaltchitché et Mikhaïlov, mais non point Ryssakov qui, pour avoir la vie sauve, avait livré l'adresse de la rue Téléjnaïa et causé ainsi la perte de Sabline qui se suicida, de Jessy Hellfinan, morte en prison, de Timothée Mikhaïlov, pendu.

La signification du 1er mars fut énorme. Le 1er mars interrompait dans la vingt-sixième année le règne d'un empereur qui avait fait entrer la Russie dans la voie du développement général de l'humanité et lui avait donné, après des siècles de torpeur, la grande impulsion des réformes agraires et judiciaires. Mais la première et la plus grande de ces réformes ne satisfaisait déjà plus, depuis son début même, les meilleurs représentants de la société. Le prince Vassiltchikov et d'autres économistes avaient pu comparer la situation du paysan russe à celle du paysan français à la veille de 1789 et menacer la Russie des calamités que la France avait traversées à la fin du XVIIIème siècle. Les commissions gouvernementales confirmaient et attestaient la ruine des masses populaires.

Les autres réformes avaient été mutilées et amoindries par des exceptions, des amendements, des compléments. Peu à peu, le divorce s'était aggravé entre la société et le pouvoir. Le mécontentement d'une partie de la société, au début du règne, s'était exprimé dans les années 1860-70 par les troubles universitaires et les procès de Tchernichevski, de Mikhaïlov, de Karokozov, de Netchaev.

Ces incidents et les troubles provoqués par l'insurrection polonaise donnèrent le signal à la réaction. Peu après 1870, la révolte des sujets contre le régime était devenue chronique. Mais chaque action entraînait une oppression accrue qui entretenait à son tour des ripostes plus graves. Vers 1880, toute la politique intérieure de la Russie, toute la vie intérieure du pays se réduisit à la lutte contre la sédition. Des généraux-gouverneurs sont nommés, les tribunaux militaires, l'*Okh-rana* (Sûreté de l'Etat), les exécutions entrent en jeu ; la série des attentats à la vie

du tsar s'ouvre en même temps. Et tandis que le pouvoir emploie toutes ses ressources extraordinaires à combattre le mal, ni les baïonnettes, ni les gardes de corps, ni les mouchards, ni les fonds du trésor, rien n'empêchera le maître de 80 millions d'hommes de tomber sous les coups d'un révolutionnaire.

Le 1er mars était l'épilogue de vingt années de lutte entre le gouvernement et la société. Vingt années de persécutions, de cruautés, d'oppression, de rigueurs visant la minorité, mais accablant tout le monde, et le mot de Ryssakov pour finir : « Nous allons voir si tout va bien * ! » L'assassinat de l'empereur répondait à une attente générale. Les uns craignaient l'événement, les autres l'espéraient. Cette situation eût dû faire réfléchir le philosophe, le moraliste et le politique. La bombe du Comité Exécutif ébranla la Russie entière et posa devant elle un point d'interrogation : Quelle issue à cette situation anormale ? Quelle en était la cause ? Que serait l'avenir si rien ne changeait ? Nous pensions que l'impuissance de la répression était démontrée par une expérience de vingt années et que la Russie, sinon l'empereur, le comprenait. Nous pensions que l'opinion publique librement exprimée proposerait, pour mettre un terme à une lutte fratricide, non de combattre les manifestations du mécontentement, mais de remédier à leurs causes. Et si le régime antérieur devait continuer, un nouveau 1er mars, peut-être plus tragique encore, deviendrait inévitable.

Tous ceux qui, à cette époque, et longtemps après, ont vécu dans les campagnes sont unanimes sur ce point : l'exécution de l'empereur fit réfléchir les paysans. Et leurs réflexions ne pouvaient aboutir qu'à deux conclusions : ou le tsar avait été tué par des socialistes combattant pour donner la terre au peuple et le libérer de l'oppression des fonctionnaires ; ou les seigneurs, les propriétaires fonciers, avaient frappé le tsar dans l'espoir de revenir au servage. Dans le premier cas, une solidarité d'intérêts rattachait le peuple au Parti, qui acquérait dès lors dans les masses un point d'appui que des dizaines d'années de propagande ne lui eussent pas procuré ; dans le second, la colère s'accumulait contre la classe possédante et elle pouvait, dans les terribles conditions économiques de l'époque, amener à la fin un massacre des privilégiés qui n'eût pas été très différent de la révolte de Pougatchev**. Il appartiendrait alors au Parti de mettre à profit les passions et la colère du peuple. Dans les deux hypothèses, le 1er mars nous ouvrait la perspective d'une alliance avec le peuple.

Cet événement valut au Comité Exécutif un prestige étonnant. La récolte

* La bombe de Ryssakov n'atteignit pas Alexandre II qui, descendant de voiture, s'exclama : « Grâce à Dieu, tout va bien. » - « Nous allons voir si tout va bien ! » répliqua le terroriste. N.d.T.

**Le cosaque Emélien Pougatchev se fit passer pour Pierre III, dix ans après l'assassinat de ce tsar. Il devint le chef d'une puissante jacquerie, infligea de sanglantes défaites aux généraux envoyés contre lui par Catherine II, déclencha dans les campagnes de la Volga une guerre sociale sans merci, menaça Moscou. Finalement battu et trahi, il fut roué sur la place Rouge de Moscou, en 1775. N.d.T.

était abondante, mais il y avait peu d'ouvriers.

C'était, enfin, le triomphe de l'organisation en général. Jamais les forces d'une personnalité et même d'un groupe n'eussent suffi à mener à bien cette lutte de deux années, dans laquelle tous les avantages du pouvoir et de la force matérielle étaient d'un côté, tandis qu'il n'y avait de l'autre que l'énergie et l'organisation. Après le 1er mars, il ne fut plus nécessaire de préconiser l'organisation qui s'était révélée comme la seule condition de la victoire.

La contrepartie de ces résultats, c'est que le 1er mars ne provoqua aucun soulèvement populaire et ne contraignit pas le gouvernement à entreprendre de grandes réformes économiques et politiques. Mais l'insurrection n'était attendue de quelques-uns que par suite de leur ignorance de la situation du Parti.

Le Parti s'attendait à des concessions de la part du pouvoir, à la fin de la réaction, à une ère de liberté qui devait rendre l'existence tolérable et l'activité pacifique possible. Il se trompait et ce fut infiniment malheureux, non pour lui, mais aussi pour le peuple, pour la société, pour les classes possédantes, pour la bureaucratie, pour l'Etat, pour son chef, car de nouvelles catastrophes étaient dès lors promises.

Il faut dire quelques mots ici de la démoralisation causée dans la société par la lutte du gouvernement et du parti révolutionnaire. La violence provoqua l'acharnement, développe les mauvais instincts, incite à l'hypocrisie. De ce point de vue, le gouvernement et le Parti, en engageant leur corps à corps concouraient à la démoralisation du milieu social. Le Parti proclamait tous les moyens légitimes contre l'ennemi ; il établissait le culte de la dynamite et du revolver, il donnait l'auréole aux terroristes ; le crime et l'échafaud acquéraient un attrait séducteur dans l'esprit de la jeune génération. La répétition des événements les faisait paraître normaux.

Le mauvais côté de l'activité révolutionnaire était tempéré par la solidarité et l'esprit fraternel des camarades ; la violence était justifiée par le bien du peuple, la défense des opprimés et des humiliés ; le désintéressement absolu des révolutionnaires et leur sacrifice, la prison, l'exil, le bague, la mort rachetaient tout. De sorte que la société, tout en s'endurcissant et en s'accoutumant aux violences, voyait, sinon dans l'ensemble du parti révolutionnaire, du moins chez quelques-uns de ses représentants, des modèles d'héroïsme, de vertu civique et de sacrifice. Le gouvernement usait d'ailleurs de violence, dans des proportions grandioses : la pensée était enchaînée, la parole interdite, la liberté et la vie ôtées ; l'exil par mesure administrative était coutumier, les prisons bondées ; les exécutions se comptaient par dizaines. Les détenus étaient maltraités ; on avait fouetté l'étudiant Bogofioubov, à la Maison d'Arrêt ; on y outrageait la pudeur des femmes.

Les agents de la répression s'endurcissaient, les victimes, leurs proches et leurs parents s'exaspéraient ; la lutte s'envenimait au mépris de la dignité humaine. L'or du gouvernement créait une foule d'espions, recrutés dans toutes les couches de la population. Il y avait parmi eux des généraux et des baronnes, des officiers et

des avocats, des journalistes et des médecins, des étudiants et des étudiantes, et même, hélas ! des lycéennes, des fillettes de quatorze ans. A Simféropol, la gendarmerie enrôla parmi ses indicateurs un écolier de onze ans. Des jeunes femmes employaient leur beauté et leur jeunesse à susciter des trahisons; des espions devenaient les initiateurs, les organisateurs de l'action révolutionnaire : Ratchkovski à Pétersbourg, Reinstein à Moscou, Zabramski à Kiev. Une dénonciation habile, une abominable perfidie, un faux adroit commis au cours d'une instruction, la mise en scène d'un grand procès, tels étaient les moyens d'obtenir des récompenses et de faire une carrière. A cela s'ajoutait la pression exercée sur les faibles : l'oubli du passé, l'argent et la liberté, tout servait à les séduire. Ainsi nous était porté le coup le plus grave. Notre foi en les hommes était ébranlée. Il était moins cruel de perdre la liberté que de perdre quelque ancien camarade pour lequel vous eussiez risqué votre vie la veille, auquel vous aviez confiance, que vous protégiez, que vous aidiez fraternellement... Et vous le rencontriez accompagné d'un gendarme, et il vous arrêtait en s'exclamant cyniquement : «Hein, vous ne vous y attendiez pas * ?»

Ces choses se faisaient au nom de l'ordre légal, pour le salut de la patrie, pour le régime qu'on prétendait maintenir. Sans doute. Mais qui contestera la chute profonde de la personnalité humaine, attestée par ces faits? Le mal était entretenu d'une autre façon plus funeste encore. Par l'espionnage et les stratagèmes policiers, on s'efforçait de jeter la suspicion sur certains de nos camarades. Il s'agissait de déchaîner entre nous des luttes fratricides. Et nos mains faillirent, en effet, être tachées d'un sang aussi innocent que celui d'Ivanov autrefois versé par Netchaev.

Dans les deux dernières années avant mon arrestation, je fus, quant à moi, sur le point de commettre un crime. Je m'étais décidée à empoisonner moi-même un camarade parce que je l'avais introduit dans le Parti. Nous étions tous convaincus de sa trahison, et il serait mort si des circonstances heureuses ne l'avaient justifié. Il était innocent. Une autre fois, des camarades emprisonnés firent de moi l'exécutrice de leurs dernières volontés : il fallait supprimer celui qu'ils croyaient responsable de leur perte. C'était un jeune homme que j'avais amené au Parti. J'avais foi en sa sincérité. Je le savais tellement environné de machinations policières qu'il apparaissait aux yeux de tous comme un traître ; ce soupçon l'accablait, il pensait à se tuer. Ceux qui le connaissaient personnellement croyaient à son innocence, mais quand on me demanda s'il pouvait continuer le travail révolutionnaire, je dus répondre : Non. Ainsi se créent des situations dans lesquelles on est vraiment pris d'effroi devant la misère de l'homme.

Traduit du russe par Victor Serge.

* Ainsi fut arrêtée Vera Nikolaevna Figner, en présence de son ancien camarade Merkoslov. NdT

« Qu'une femme soit l'âme d'un complot, qu'elle trace le plan du meurtre, qu'elle se charge de tous les détails pratiques, qu'avec un sang-froid cynique elle mette elle-même en place les lanceurs d'engins, qu'elle coure pour aller examiner les résultats du forfait, qu'elle approche au plus près de sa victime et admire son sanglant ouvrage, qu'une femme soit capable de pareilles monstruosité, voilà qui défie toute logique humaine et nous paraît à peine croyable. »

*-L'accusateur public
Mouraviev, futur ministre de
la Justice, requérant contre
la tsaricide Sophie
Perovskata (1881)-*



c/o Maloka, B.P. 536, 21014 Dijon cedex,
France, Terre